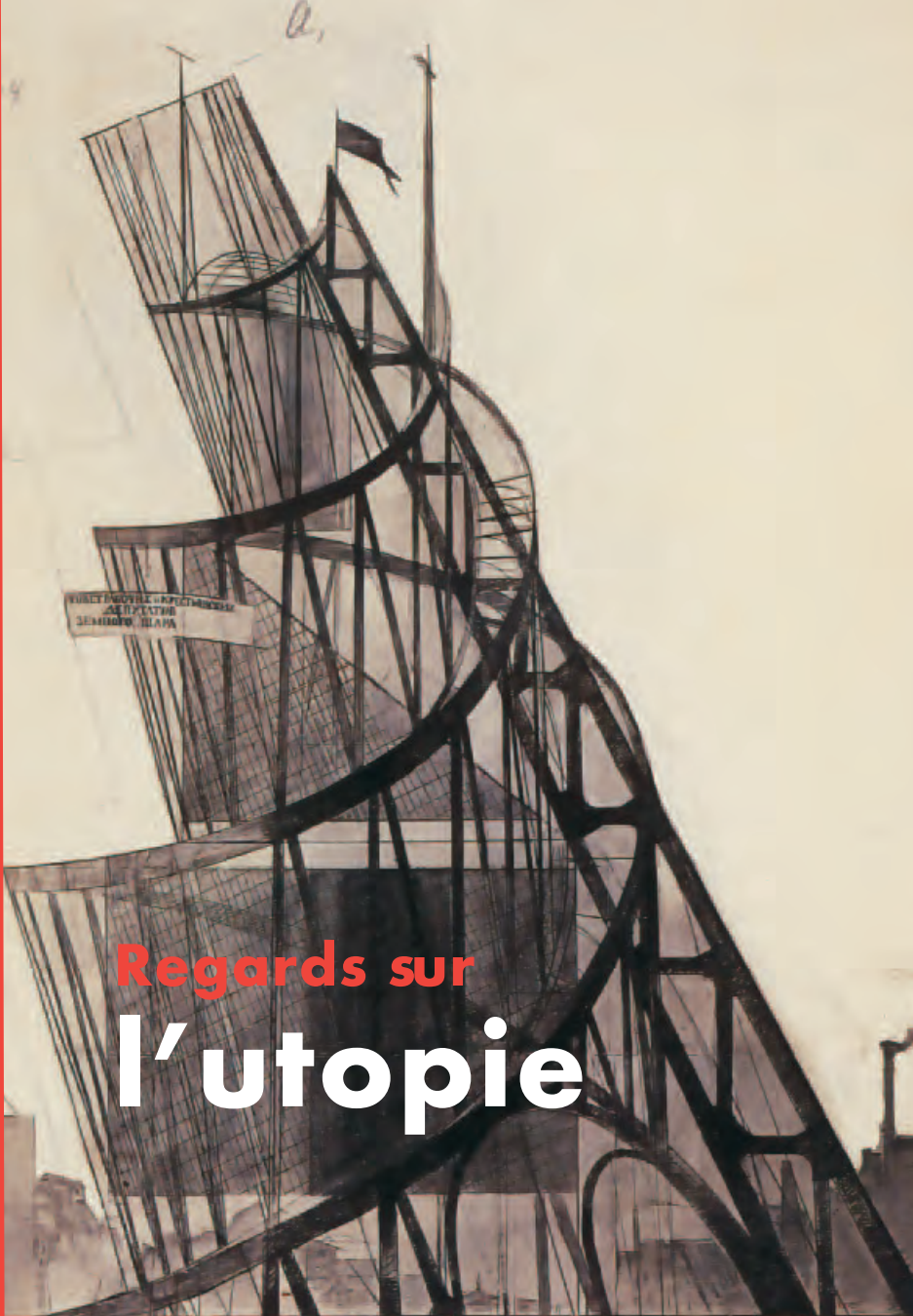


mai 2011

europa

revue littéraire mensuelle



Regards sur
l'utopie

Toute réflexion sur l'utopie butte inévitablement sur un problème préliminaire et incontournable, celui de sa définition. Comme cela arrive souvent dans les sciences humaines, l'ennui consiste non pas dans le manque de définition mais dans leur trop-plein. En quelque sorte, nous sommes obligés d'accepter le terme utopie avec sa polysémie notoire. L'utopie est un phénomène culturel protéiforme. Elle offre de multiples aspects et a assumé de multiples fonctions au long de l'histoire. Quel rôle revient aux utopies dans la vie collective, dans l'histoire sociale, politique et culturelle ? Quel est leur impact sur les mentalités, l'imaginaire social en particulier, sur les projets politiques ? L'histoire des utopies est-elle essentiellement culturelle et sociale, ou bien serait-elle surtout une histoire littéraire ? Ou peut-être ces deux approches ne s'excluent pas mais se complètent ? Certaines époques, autant de « moments historiques », offrent-elles aux utopies un vaste champ d'action, tandis que dans d'autres conjonctures ce champ est beaucoup plus réduit ? Bien des questions se posent à propos de l'utopie. On pourra en approfondir quelques-unes à la lecture de ce numéro d'Europe qui revêt une particulière actualité dans une période historique où toute contestation radicale, toute résistance sont souvent renvoyées au discours « utopiste », considéré comme dangereux ou naïf... Un tabou pèse sur l'utopie, qu'il soit résumé par la célèbre phrase de Margaret Thatcher : « There is no alternative », ou qu'il soit conforté par l'échec des premières tentatives historiques de sortie du capitalisme. A l'âge de l'utopie aurait ainsi succédé celui du désenchantement plus ou moins résigné. Cependant, l'utopie n'a-t-elle pas un fondement anthropologique et ne naît-elle pas du pouvoir dont l'homme dispose pour se dégager de l'immédiat et du factuel afin d'inventer de nouveaux possibles ? Et plutôt que d'opposer utopie et désenchantement, ne convient-il pas, comme l'a suggéré Claudio Magris, de les convier à cheminer ensemble comme Don Quichotte et Sancho Panza ? Le désenchantement serait une forme d'ironie apte à protéger l'utopie en la retenant de s'abîmer dans de fatales illusions. Inversement, l'utopie tiendrait le désenchantement à l'abri du nihilisme désabusé et du cynisme. Si l'utopie est le « savoir de l'espérance », comme le disait Ernst Bloch, elle renvoie aussi à la nécessaire ouverture du sujet aux tendances et latences de l'être, aux affects de l'attente, à tout ce qui, en nous, refuse l'absolutisation du présent et « le faux réalisme qui prend la surface de la réalité pour la réalité tout entière ».

ÉTUDES ET TEXTES DE

Jacques Berchtold, Bronislaw Baczko, Emmanuèle Baumgartner, Frank Lestringant, Claire Pierrot, Franco Venturi, Yves Citton, Laurent Loty, Raymond Trousson, Jean-Michel Racault, Franck Fischbach, Jean-Baptiste Para, Thierry Labica, Jean-Paul Sermain, Anna Saignes, Martin Rueff, Thierry Hoquet, Martial Poirson, Michel Porret, Miguel Abensour.

CAHIER DE CRÉATION

Dylan Thomas • Yesenia Gasparian-Hagopian • Nariné Avétian •
Arpi Voskanian • Nouné Lévonian • Jean-Marie Paisse •
Pierre Lecœur • Alexandru Ecovoiu.

CHRONIQUES

SOMMAIRE

REGARDS SUR L'UTOPIE

Jacques BERCHTOLD	3	Regards sur l'utopie.
Bronislaw BACZKO	16	Fictions historiques et conjonctures utopiques.
Emmanuèle BAUMGARTNER	30	Le monde arthurien, une utopie ?
Frank LESTRINGANT	39	La part du jeu, ou les origines rhétoriques de l'utopie.
Claire PIERROT	52	<i>L'Utopie et Le Prince.</i>
Franco VENTURI	64	Humanité et nature — Tommaso Campanella.
Yves CITTON	69	Nouvel esprit utopique et non-lieux des esprits chez Tiphaigne de la Roche.
Laurent LOTY	85	L'optimisme contre l'utopie.
Raymond TROUSSON	103	L'utopie et les genres apparentés : Pays de cocagne, Âge d'or et Mondes à l'envers.
Jean-Michel RACAULT	120	L'animal et la tentation du surhumain dans l'utopie classique.
Franck FISCHBACH	138	Marx et l'utopie.
Jean-Baptiste PARA	150	Russie, utopies, révolution.
Thierry LABICA	191	L'utopie est-elle « le meilleur mot » ?
Jean-Paul SERMAIN	206	1984 d'Orwell et la question de la langue à la lumière des utopies classiques.
Anna SAIGNES	217	L'autre, le moi et l'histoire.
Thierry HOQUET	230	L'avenir s'invente ici.
Martial POIRSON	242	« Fermé pour cause de fatigue citoyenne ».
Michel PORRET	261	Le monde hors du temps.
Martin RUEFF	277	L'arc et les pierres.
Miguel ABENSOUR	321	L'utopie, au risque de l'incandescence.

CAHIER DE CRÉATION

Dylan THOMAS	333	Prologue.
Yesenia GASPARIAN-HAGOPIAN	337	Rencontre.
Nariné AVÉTIAN	339	Ici, ailleurs...
Arpi VOSKANIAN	341	Salut, mouche...
Nouné LÉVONIAN	343	Si la haine qui m'habite...
Jean-Marie PAISSE	345	Mort d'Aurore.
Pierre LECŒUR	348	June et Phœbe.
Alexandru ECOVOIU	354	Les trois enfants-Mozart.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	361	Un Rabelais russe ?
---------------	-----	---------------------

Le théâtre

Karim HAOUADEG	366	Le maître de kyôgen.
----------------	-----	----------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	369	Autopsie dépassionnée d'une dictature.
----------------	-----	---

La musique

Béatrice DIDIER	373	Recherche et création à l'IRCAM.
-----------------	-----	----------------------------------

NOTES DE LECTURE

377

Jacques ANCET, Gérard ARSEGUEL, Jean-Paul CHAGUE, Maxime DECOUT, Pierre FAVRE, Pierino GALLO, Alain GOULET, Jean GUÉGAN, Tristan HORDÉ, Pierre-Philippe JANDIN, Michael LÖWY, Michel MÉNACHÉ, Angèle PAOLI, Jean PASTUREAU, Michel RIAUDEL, Thierry ROMAGNÉ, Francis WYBRANDS.

REGARDS SUR L'UTOPIE

Il est un peu paradoxal que des ouvrages essentiels de la réflexion vive sur l'utopie, en particulier *Idéologie et utopie* de Karl Mannheim (1929)¹, ne soient devenus que très récemment accessibles au lectorat francophone, à un moment où les braises paraissent refroidies et où le débat idéologique risque de devenir exsangue². Nous vivons sous la menace de l'épuisement de l'enthousiasme : l'utopie fait depuis un certain temps l'objet de méfiance et de discrédit, d'un point de vue philosophique, et pour le moins d'une crise de confiance et d'une remise en question sans précédent, sur le plan politique. Dans une phase tardive de désabusement, au degré ultime du saccage civilisationnel, on entend même retentir des propos antihumanistes assumés comme tels. Le futur de l'individualiste désabusé pourrait-il encore être en quête d'utopies ? Le bien-fondé de l'utopie s'est trouvé ébranlé dans des proportions considérables. Face au cri d'espérance résolu de jadis, les anti-utopies, parodies, caricatures sarcastiques et *dystopies* sont légions, robustement démarquées du piège de l'idéalisme : elles se réclament de la contre-culture, du post-humanisme et de la cyberculture, de la prévision du chaos, de la civilisation post-catastrophes atomique et écologique, de la désertification autant climatique que morale, de la réalité virtuelle — de la fin de l'homme. Les contre-utopies sont devenues omniprésentes à tel point que s'impose le sentiment de leur envahissement *ad nauseam*.

À étudier les siècles plus anciens il apparaît en revanche que les différentes conjonctures culturelles et historiques, quelles qu'elles fussent, fécondèrent et inspirèrent toujours la pensée utopique — jusqu'à la possible lassitude et saturation du public. On constate jusqu'au milieu du XX^e siècle une persistante « disposition d'esprit » à se projeter dans l'utopie, à en réclamer et à en favoriser la production et la réception, une propension fondamentale à en élaborer toujours de nouvelles : une inclination profonde,

une pulsion fondamentale³. Les fictions utopiques devraient-elles donc être aujourd'hui appréhendées et comprises essentiellement sous l'angle historique et être expliquées à partir du contexte culturel qui leur permet d'émerger ? On le constate en tout cas pour les utopies comme pour les idéologies : l'époque actuelle est celle des dictionnaires, des inventaires et des répertoires⁴. On dresse désormais des états des lieux, on établit des catalogues et des recensements et on propose de grandes expositions de synthèse⁵.

Mais la méfiance vis-à-vis des utopies quelles qu'elles soient et les raisons du désenchantement ont à leur tour été explorées de façon approfondie, notamment durant les dernières décennies du XX^e siècle, dans une proportion telle que le sentiment de saturation nauséuse change déjà de camp et qu'un retour du balancier s'annonce. Critiquer la disposition utopique est devenu un lieu commun usé jusqu'à la corde. Dans un environnement discursif unanime et saturé, c'est à nouveau la tentative de réévaluation positive qui représente une voie intéressante et courageuse pour sortir du cynisme, de l'indifférence, de la résignation ou du défaitisme. Déjà l'ouvrage stimulant de Michael Gibson, *Les Horizons du possible*⁶, affrontait de façon rigoureuse, parmi les nombreuses et riches facettes pluridisciplinaires, l'articulation féconde et sans cesse renouvelée entre « création » et « possibles insoupçonnés ». On mesure toutefois la difficulté du chemin à reconquérir : l'étiquette d'utopie apparaît désormais volontiers comme valant « d'évidence » comme un reproche, connotant la fuite, l'évasion *coupable* vers quelque refuge irréel ou artificiel⁷.

L'histoire de l'utopie a été intelligemment explorée, notamment par Raymond Trousson et Jean-Michel Racault⁸. Il y a certes lieu de procéder dans la diachronie. Une pensée de l'utopie est présente dans la réflexion de l'historiographie et de la pensée politique antiques, et celle des temps modernes noue des rapports certains avec ces racines⁹. Aussi dans l'imaginaire chrétien il s'agit de construire la Cité idéale que prophétise l'Apocalypse de Jean et qui emprunte les contours de la Jérusalem céleste selon la vision médiévale. La dimension religieuse sera souvent présente et le problème de la religion parfaite continuera à se poser de façon récurrente en utopie au seuil de l'Europe pré-moderne et au-delà. Le mythe de vie communautaire heureuse nourrit la réflexion et l'imaginaire, celui de la promesse d'un royaume millénaire empruntant à l'exégèse du Livre de Daniel de l'Ancien Testament (représentation selon laquelle viendra le règne terrestre du Messie après que celui-ci aura chassé l'Antéchrist). Conférer le statut d'utopie à tel ou tel texte relève cependant du choix des critères définitoires de l'exégète. Personnage de fiction polyvalent mais par ailleurs

aussi personnification ayant valeur heuristique et didactique, le roi Arthur est au Moyen Âge l'exemple du modèle idéal de monarchie : une sorte de roi d'utopie, comme le relève ici même Emmanuèle Baumgartner dans sa contribution sur « Le monde arthurien comme utopie ». Pourtant, la préoccupation d'ordre terrestre et séculier prédominera bientôt à propos de l'organisation rationnelle de la meilleure communauté et du meilleur gouvernement.

La Renaissance revêt un statut exclusif : cette période plus qu'aucune autre doit être dite (re-)« fondatrice », quant au thème, aux aspirations mais aussi quant au recul méfiant manifesté. Le dispositif utopique relève en effet dès l'origine d'exercices de position et d'un dispositif de jeu, ainsi que le rappellent ici fortement à la fois Bronislaw Baczko, sensible à la présence d'un recul critique et d'autodérision aussi bien dans les utopies du XVI^e siècle que dans celles du XXI^e siècle, et Frank Lestringant dans son étude de détail du genre de la *déclamation* et son examen des « origines rhétoriques de l'utopie ». Pour une part non négligeable, l'utopie est susceptible de se réduire en fin de compte à des performances rhétoriques habiles. Il apparaît que l'auteur n'élabore « que » l'équivalent d'un *modèle de simulation* tout en exhibant les marques signalant la conscience de la composante tout à fait fictionnelle (et ludique) de l'opération. Mais rien n'est aussi sérieux qu'un jeu, et le texte déclamatif expérimental de Thomas More acquiert une résonance idéologique considérable¹⁰, comme le montre Claire Pierrot en méditant sur « la fortune contrastée de deux textes politiques à la Renaissance », *L'Utopie* de Thomas More et *Le Prince* de Machiavel. La pensée très riche de l'Italie de Tommaso Campanella ne saurait certes pas être oubliée (en marge de la *Cité du soleil* on lira ici l'essai « Humanité et Nature » de Franco Venturi). À côté des visions fortes et cohérentes des auteurs fondateurs, ces textes inauguraux peuvent-ils aussi être abordés, sous certains aspects, par l'analogie avec des formes folkloriques et rattachés à des traditions immémoriales, parfois populaires, tels les rites culturels d'inversion et les expérimentations clairement circonscrites des fêtes des saturnales ou du carnaval ? Raymond Trousson explore de tels apparentements en consacrant sa contribution à l'utopie dans ses rapports avec le Pays de cocagne, l'Âge d'or et les mondes à l'envers.

Les successeurs de Thomas More, quant à eux, restent avant tout des lecteurs conscients de leur dette envers le texte matriciel et tutélaire. À partir de la prouesse oratoire de l'humaniste anglais, on observe au XVII^e siècle des prolongements et des reprises, des lignes d'évolution, des croisements entre imagination utopique et velléités réformatrices, de

véritables convergences entre fiction, proposition ou projet politiques et volonté de réformes sociales. Certes il appartient encore au *jeu* de favoriser la confusion. Il est pourtant immanquable que les utopies relèvent aussi de la pensée pratique, invitant à réaliser et à concrétiser des idéaux de vie communautaire heureuse. La littérature d'utopie politique de l'Angleterre du XVII^e siècle est très riche¹¹ ; les créateurs de génie Swift (abordé ici par Jean-Paul Sermain) et Defoe couronnent cette période faste. Là encore nous avons affaire à l'émergence de paradigmes culturels destinés à durer et à se pérenniser sous forme de mythes qui se révéleront d'une étonnante plasticité au cours des siècles¹². En France les dernières décennies du XVII^e siècle et celles du début du XVIII^e correspondent également à une sorte d'âge d'or de dispositifs fictionnels utopiques déclarés comme tels¹³. Bien avant que la question de la limite de l'individu humain et de la machine devienne un paradigme prioritaire aux XX^e et XXI^e siècles, l'interrogation sur la frontière entre l'homme et l'animal est un sujet majeur chez les auteurs de la fin du XVII^e siècle et du XVIII^e, non seulement chez Swift mais aussi chez Foigny, Veiras ou Tyssot de Patot, comme le montre bien Jean-Michel Racault (« L'animal et la tentation du surhumain dans l'utopie classique : enjeux anthropologiques d'une zoologie fantastique »)¹⁴. Le siècle des Lumières est celui des « philosophes » — de la systématisation rationnelle de la réflexion politique réformiste. On peut à juste titre étudier, comme on l'a déjà fait, les liens que le « système » de Jean-Jacques Rousseau entretient, au milieu du siècle, autant avec la pastorale et l'Âge d'or (passéisme apparent) qu'avec la pensée utopique la plus solidement engageante pour le futur¹⁵. Mais l'utopie prend aussi la forme d'une extrapolation à partir de la fable du bon sauvage : l'auteur emprunte à l'« ethnologue » qui reprend ce qu'il connaît d'« étrange » chez l'homme pour le transposer à la dimension de modèle politique à méditer et à suivre¹⁶. De façon plus générale, la réflexion utopique, la recherche du bonheur et la pratique romanesque au siècle des Lumières (notamment chez l'abbé Prévost, Voltaire, Diderot, Mercier, Sade), sont nouées par des rapports étroits. En arrière-plan, la théorie des « mondes possibles » de Leibniz est tout au long du siècle un « opérateur de pensée » particulièrement important¹⁷. L'optimisme leibnizien se retrouve au cœur des alternatives de dispositions idéologiques et de dispositifs proposés aux auteurs des Lumières ainsi qu'à leurs successeurs. C'est cette question importante qu'aborde ici Laurent Loty (« L'optimisme contre l'utopie : une lutte idéologique et sémantique »).

Quittant le domaine restreint de la pensée purement spéculative et parant le danger d'une stérilité propre à une abstraction qui demeurerait autonome, l'utopie est susceptible de nourrir l'effort mélioratif et de stimuler le combat politique¹⁸. La lutte et l'utopie sont-elles appelées à coïncider et à semblablement céder la place à la fin des temps philosophiques ? Les domaines anglais et français sont tout particulièrement concernés par une prise de distance progressive vis-à-vis de l'attitude leibnizienne : Yves Citton étudie dans ce contexte une attitude complexe à propos d'un important auteur à redécouvrir, Tiphaigne de la Roche. À côté de la tentative de décrire avec fantaisie des mondes hypothétiques possibles, on tente de décrire un futur situé à une ligne d'horizon que l'on considère comme souhaitable et dont on prétend activement se rapprocher¹⁹.

L'utopie moderne ne s'épuise pas, loin de là, ni avec l'issue révolutionnaire du siècle philosophique ni avec la Restauration au siècle suivant (Cabet, Fourier, Verne...). Nombreuses sont les études qui ont été consacrées aux fictions et projets « modernes » apparaissant à partir de la fin du XVIII^e siècle et jusqu'à aujourd'hui. Ces utopies présentent de nouveaux aspects significatifs. Parmi les thèmes frappants connaissant, à partir des architectes visionnaires Ledoux et Boullée, un essor démesuré, on doit mentionner celui de la Cité idéale comprise à partir d'une perspective architecturale (une riche inspiration nourrira à cet égard les utopies dans les arts visuels et au cinéma, à partir de *Métropolis*, 1927). Simultanément, du XVIII^e au XX^e siècle, les esprits sceptiques se font détracteurs de la cité idéale²⁰. Pourtant, on ne cesse de rêver à la cité du futur avec conviction. Les propositions d'urbanisme optimal du futur incitent à une interrogation sur la correspondance entre utopie, pouvoir et régime politique dans le cadre de l'urbanisme du XX^e siècle. Dans un autre registre, on notera que la réflexion sur le rôle des femmes n'est pas oubliée (cf. Bronislaw Baczko). Mais il s'agit encore ici d'utopies s'affirmant comme telles²¹, c'est-à-dire dont les auteurs se font eux-mêmes les réviseurs ironiques des positions qu'ils exaltent — comme si le retour ironique était requis pour corriger une naïveté première. En réalité, les meilleurs spécialistes ont bien tous montré que la dimension de scepticisme vis-à-vis de ce que l'on affirme, voire le travail de sape interne, étaient entièrement présents dès l'initiale de la tradition (Thomas More). Cette conscience aiguë de montrer que l'on envisage de prêter le flanc au reproche d'irréalisme se manifeste souvent au cours des siècles suivants.

Les utopies du XX^e siècle et plus particulièrement de l'entre-deux-guerres se sont élaborées avec une ambition trop souvent sans recul,

exaltant l'avènement de l'homme nouveau : à la différence de leurs prédécesseurs elles ont pu avoir les conséquences historiques concrètes les plus graves et les plus néfastes²². Un point critique et un sujet particulièrement riche est à cet égard le lien entre l'utopisme et la pensée marxiste²³. Le rapport de Marx avec l'utopie demande à être aperçu de l'extérieur d'un marxisme restreint : là où les utopistes développent la vision de la société heureuse à atteindre, Marx, peu enclin à s'attarder sur la peinture imaginaire de la société communiste réalisée à venir, choisit d'affronter le problème préalable des moyens requis, par le prolétariat, pour atteindre cet état. Pour Marx, comme il l'écrivait dès 1843 à Arnold Ruge, il ne s'agit pas d'« anticiper le monde dogmatiquement, mais de découvrir le monde nouveau, en commençant par la critique du monde ancien ». On lira ici à ce propos l'entretien avec Franck Fischbach.

L'Utopie sociale peut revêtir la forme du roman utopique : ainsi William Morris, *Nouvelles de nulle part* (1890). Contrastant avec la laideur de la Londres industrielle, le programme social impliquant la mise en communauté de tous les biens est envisagé en Nouvelle-Angleterre. L'utopie s'appliquant de façon restreinte dans une seule région annonçait déjà Alexandre V. Tchayanov et son utopie paysanne de 1920, *Voyage de mon frère Alexis au pays de l'utopie paysanne*²⁴.

La réflexion dystopique des années 1970 et 1980 constitue quant à elle une critique autant de l'usage déraisonnable de la rationalité politique que de la perversion du progrès technologique. La Révolution française, jadis célébrée comme l'origine des espérances de libertés modernes, est accusée d'être à l'origine d'une modernité liberticide. La chute du communisme stalinien entraîne dans sa disgrâce l'idéal du socialisme. Or, comme l'a souligné Claudio Magris dans *Utopie et désenchantement*, la chute des mythes peut permettre au contraire de donner plus de force aux idéaux : désormais, l'utopie et le désenchantement sont en mesure de se soutenir solidairement et de se corriger mutuellement. Savoir qu'il n'y aura pas de Grand Soir ni d'enchaînement prédéterminé inéluctable pour conduire l'homme vers la société égalitaire n'impose pas à la conscience devenue plus lucide de basculer nécessairement dans le cynisme. « Technique », « travail » et « besoins » continuent à nourrir la réflexion utopique de la modernité et à susciter des visions de modèles « libérateurs » utilisant dans un sens heureux pour la communauté la conquête de la maîtrise technique de la nature. Certes, après la Seconde Guerre mondiale, les utopies désenchantées sont d'abord « post-matérielles », « post-scientifiques », « post-rationnelles » ; alors que les espérances émancipatrices

ont été déçues, les fictions dystopiques prétendent à un double diagnostic : elles sont autant un reflet de l'insuccès du discours idéologique après la mise à l'épreuve des pratiques étatiques dans l'Histoire qu'une anticipation pessimiste des catastrophes encore aggravées du futur. Le texte de Christa Wolf de 1983, *Cassandra : le récit et les prémisses*²⁵, est un exemple représentatif d'un discours prédictif de la catastrophe remplissant en même temps un devoir de mémoire historique devant les tragiques engrenements ayant conduit au totalitarisme. L'imagination politique suscite dans la création littéraire le constat des effets irrémédiables de l'industrialisation et du développement technologique : les contraintes inédites de travail aliénant sont soulignées. La domination de l'homme par l'homme est aggravée : la machine et les cadences de travail impersonnelles dominent les individus. Le potentiel de bien-être qu'aurait dû entraîner la délivrance de l'effort grâce aux machines n'est plus regardé qu'avec méfiance (le spectre de la destruction atomique) alors qu'est prise pleine mesure du risque de perte de personnalité et de déshumanisation²⁶.

La science-fiction utopique a proposé des hypothèses d'améliorations sociétales possibles bénéficiant des inventions technologiques, des progrès de la physique ou des découvertes de la biologie. Redevient-il concevable de surmonter les visions du traumatisme d'Hiroshima, d'un technocapitalisme prédateur asservissant la matière vivante et d'un eugénisme scientifique visant à optimiser l'humain à des fins de consumérisme ou de marchandisation ? Thierry Hoquet met ici en évidence la présence obstinée et irréductible d'une composante positive que seule une attention subtile permet d'apercevoir dans un nombre significatifs de textes de science-fiction *apparemment* décourageants. Dans les meilleures de ces visions fictionnelles se vérifie le paradoxe énoncé par Fredric Jameson : l'émancipation gît sous l'aliénation et l'apparition de nouvelles prémisses de liberté est le revers positif obligé qu'annoncent les dystopies les plus sombres. Cela se vérifie tout particulièrement à propos des promesses ambivalentes du cyborg dont l'apport modifiera la civilisation.

Peut-il encore rester quelque place pour l'Utopie positive célébrant l'existence d'un homme nouveau dont l'avènement accompagnera celui de progrès techniques libérateurs ? Et reste-t-il encore un avenir pour l'utopie politique ? Si le couplage entre l'utopie et la confiance dans le progrès mérite des reproches d'un point de vue philosophique et historique, nous considérons malgré tout que le désenchantement, en « corrigeant » l'utopie, renforce en réalité son élément fondamental, l'espérance. Nous suivons volontiers Claudio Magris sur ce point : l'espérance se projette

dans le futur pour réconcilier l'homme avec l'Histoire et la Nature et l'histoire de l'utopie littéraire des XIX^e et XX^e siècles est en fait celle de l'utopie à la fois porteuse d'espoir *et* désenchanteresse. Charles Fourier serait bien sûr la figure prédominante d'un certain utopisme social positif, optimiste et radieux (désormais voué à une appréciation historicisante²⁷). Au début des années soixante-dix, Italo Calvino avait consacré à l'œuvre de Fourier trois textes importants²⁸. L'un des points cruciaux de son interrogation portait sur « le besoin de représentations visuelles de la société future ». Au terme d'une méditation qui se prolongea pendant quelques années, la pensée de Calvino évolua vers cette conclusion : « L'utopie que je cherche aujourd'hui est moins solide que gazeuse : c'est une utopie pulvérisée, corpusculaire, une utopie en suspension. » Martin Rueff revient ici sur ce moment essentiel du parcours réflexif du grand écrivain italien.

La pensée d'Ernst Bloch, de *L'Esprit de l'utopie* au *Principe Espérance*, s'est tournée sans relâche vers cette faculté dont l'homme dispose de se dégager du cercle d'airain du factuel et de l'immédiat pour inventer de nouveaux possibles. C'est la postérité vivante des idées d'Ernst Bloch aujourd'hui que Thierry Labica aborde ici, en se demandant si l'utopie est au bout du compte « le meilleur mot ». Ernst Bloch a très largement fait place dans son œuvre à la fonction utopique de l'art et de la littérature. En ce domaine, la production d'art utopique apparaît remarquable dans « l'avant-garde » russe — et elle traduit le succès des utopies en Russie de façon plus générale : pour quelques-unes d'entre elles, une nouvelle « humanité » libérée est représentée dans des utopies « bio-politiques » vigoureuses et optimistes lors de l'essor de la Révolution prolétarienne, célébrant l'avènement d'un nouvel âge heureux²⁹. Une fois la Révolution réalisée et le nouveau régime installé, cette « utopie » au départ ouverte et diverse entre en tension avec l'exercice réel du pouvoir, tandis que d'autres utopies enthousiastes ou de mise en garde continuent conjointement à être produites et à nourrir pendant une dizaine d'années la réflexion (cf. Jean-Baptiste Para, « Russie, Utopies, Révolution »). Le bonheur est désiré à l'horizon des professions de foi sociales convaincues, mais il se confronte aussi aux limitations de l'expérience matérielle.

Dans un cadre de pensée situé à l'opposé, les idéologies fasciste et nazie recourent à leur façon à l'utopie. Le fantasme de puissance, du surhomme, le recours au mythe conduisent à des orchestrations propagandistes frustes et stylisées, destinées à l'endoctrinement à échelle massive³⁰. L'utopie cauchemar (A. Huxley) rivalisera désormais partout

dans le monde avec l'utopie riante. Alors qu'il devient patent que les deux bras du compas font le grand écart, nombreux sont les ouvrages qui, dans une atmosphère polémique, montrent comment l'utopie se commue en terreur. Symétriquement aux utopies enthousiasmantes (les années d'utopie *flower power* et mai 68³¹) et éducatives, on enregistre des témoignages toujours plus nombreux d'amertume et de cruel désenchantement (après la guerre, avant et après la chute du mur de Berlin). Plus fondamentalement des réticences, des marques de méfiance et finalement un désaveu pèsent sur le genre de l'utopie sociale et politique depuis la Seconde Guerre mondiale³². Depuis les œuvres fortes d'Orwell (qu'étudie ici Jean-Paul Sermain), de Jünger et de Bradbury, le point de vue sceptique tend à prévaloir absolument³³. Vraiment ?

Il y a un lien substantiel entre la proposition utopique et les tentatives variées et concrètes de vie communautaire, les kibboutzim, les kolkhozes, les ashrams, les villages écologiques et autres communautés alternatives postérieures ou contemporaines de la vogue de l'esprit *New Age*³⁴. L'utopie communautaire des décennies récentes est aussi une histoire sociale de cette contestation, de cette rébellion et de cette révolte à l'encontre du bonheur individuel bourgeois programmé par (ce qui tient lieu d'idéologie) le libéralisme économique et le capitalisme.

En réalité les détracteurs de modèles nouveaux avaient produit de tout temps des caricatures et des mises en garde³⁵. Mais même dans les productions modernes s'imposant à la suite des anciennes (et, aurait-il pu sembler, en rupture par rapport à celles-ci), les ponts ne sont surtout pas coupés. Au-delà de la distance chronologique et des indispensables seuils de contextualisation selon la période concernée, notre collectif réserve une large part à la réflexion sur la continuité (solidarité essentielle) des différentes époques de la longue histoire du genre. Jean-Paul Sermain met par exemple en évidence une réflexion sur la maîtrise pervertie des leviers du langage et de la culture (disparition des livres) qui a été menée de façon approfondie dès les origines modernes du genre utopique. Au croisement des arts du récit et des arts visuels, Michel Porret examine pour sa part une contrepartie constituant, un siècle après Jules Verne, une alternative inédite au désenchantement : l'évasion par l'imaginaire dans des mondes à la fois plausibles (alibi de l'anticipation scientifique) et fantastiques (rêve de renouer avec la sagesse immémoriale de civilisations très anciennes) du célèbre auteur de bande-dessinée E.P. Jacobs (cf. « Le monde hors du temps. Utopie et Atlantide dans l'imaginaire de la bande dessinée francophone »). Passerelles transhistoriques encore

entre l'ouvrage de prophétie antitotalitaire le plus précoce (1920) et une autobiographie post-Auschwitz de 1975 (ouverture d'un compas historique d'amplitude considérable), dans l'étude d'Anna Saignes qui propose une lecture croisée de *Nous autres* d'Eugène Zamiatine et de *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec. Zamiatine dénonce dans son roman l'Utopie d'État : l'individualisme et la personnalité distinctive ne sont plus perçus que du point de vue de la pathologie (la lobotomie curative permet d'y remédier) et la responsabilité humaine n'est plus prise au sérieux³⁶. L'étude déjà citée de Jean-Baptiste Para replace dans un large contexte historique l'apparition de cet auteur russe majeur. Plus tard dans le projet de société idéale du behaviouriste Skinner, « Futurum II » (1976), les dirigeants attachés au « très haut standard de vie, avec un nombre minimal de besoins », poursuivent le but de « corriger » la composante agressive du comportement humain grâce au recours à des technologies sociales modernes inédites (le coût consiste toutefois en une adhésion contrainte de chacun au statut objectal à quoi il est réduit)³⁷.

Par rapport aux œuvres fortes du passé, le genre de l'utopie, disions-nous plus haut, semble parfois ne parvenir qu'épuisé et défiguré au XXI^e siècle. Un excellent exemple, celui d'un jeu radiophonique du romancier et poète Jacques Jouet, est présenté ici par Martial Poirson (« Fermé pour cause de fatigue citoyenne : *La République de Mek-Ouyes* ou l'exténuation de l'utopie »). Au détour de la pulsion survivante sont guettés la désorientation des esprits, le recyclage à contre-emploi et la crise de confiance en quelque valeur repère que ce soit.

*L'utopie, c'est par où ?*³⁸ Convient-il donc de discerner ou de fixer des horizons historiques pour l'utopie ? Le présent volume le démontre, l'interprète se doit de restituer un contexte idéologique à propos de son objet ; mais il est aussitôt indispensable de rajouter : jusqu'à quel point ? En effet, une fois l'horizon historique de compréhension et de lisibilité restauré, ne s'avère-t-il pas bien plus remarquable encore que les œuvres dialoguent richement les unes avec les autres en dépit de la datation ? Car la réception est elle-même transformatrice et l'utopie est équipée pour suggérer au lecteur de fécondes transpositions modernisantes, à quelque époque que ce soit. Autre point de vue retenu qui paraîtra acquis après la lecture des études rassemblées en ce volume : les utopies signalent *de tout temps* à leur lectorat les dangers inhérents au genre. Ces mises en garde paraissent accompagner chaque perspective de réaliser le programme d'un monde meilleur et chaque proposition d'améliorations. Des

avertissements sceptiques sont présents dans la plupart des exposés de projets de société idéale. On se souvient des paroles de Rimbaud dans *Une saison en enfer* : « Quand irons-nous, par-delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer — les premiers — Noël sur la terre ! » Le plus souvent, au cours de l'histoire, les textes utopiques n'ont pas manqué d'intégrer l'éventualité d'un envers sombre lié aux promesses de « Noël sur la terre », et d'avertir ainsi du risque de dérives catastrophiques. C'est sans doute aussi dans cette mesure que l'utopie n'a pas achevé sa carrière, pour peu qu'elle s'applique, comme l'indiquent en conclusion de ce dossier Florent Perrier et Miguel Abensour, à déconstruire sa propre ambiguïté « pour que "l'intentionnalité émancipatrice" qui l'anime ne risque pas de se retourner en son contraire ».

Jacques BERCHTOLD

1. Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, trad. de l'allemand par J.-L. Evrard, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2006. Voir aussi Claudio Magris, *Utopie et désenchantement*, trad. de l'italien par J. et M.-N. Pastureau, Paris, Gallimard, 2001 ; Paul Ricœur, *L'Idéologie et l'Utopie*, trad. de l'anglais par M. Revault d'Allonnes et J. Roman Paris, « Points » / Seuil, 2005. Sur la dialectique nouant étroitement pensée utopique et pensée de la négativité chez les penseurs allemands de la modernité, voir le numéro récent *T.W. Adorno / Ernst Bloch*, éd. Max Blechman et Michael Löwy, *Europe*, n° 949, mai 2008. Une journée d'étude de l'École doctorale ED120 *Littératures française et comparée* de Paris 3 (Sorbonne, 13 mars 2004), organisée par Jacques Berchtold et consacrée aux « Regards sur l'utopie » est à l'origine du présent collectif.

2. Les travaux de Richard Saage (professeur à Halle-Wittenberg) n'ont pas encore été traduits : *Das Ende der politischen Utopie ?* (Francfort, Surhrkamp, 1990) ; *Vermessungen des Nirgendwo* (Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995) ; *Politische Utopien der Neuzeit* (Bochum, 2000).

3. *Exploring the utopian impulse : essays on utopian thought and practice*, éd. Michael J. Griffin et Tom Moylan, Berne [etc.], P. Lang, 2007.

4. *Dictionary of literary utopias*, éd. V. Fortunati, R. Trousson, Paris, Champion, 2000 ; *Dictionnaire des utopies*, dir. M. Riot-Sarcey, T. Bouchet, A. Picon, éd. M. Abensour et al., Larousse [2002] 2008 ; *The Cambridge Companion to Utopian Literature*, éd. G. Claeys, Cambridge, Cambridge UP, 2010.

5. *Utopie : la quête de la société idéale en Occident*, cat. d'exposition, dir. L. Tower Sargent, R. Schaer, BNF-Fayard, 2000 ; *Visions du futur : une histoire des peurs et des espoirs de l'humanité*, cat. d'exposition, dir. C.-F. Baudez [et al.], Paris, Réunion des Musées nationaux, 2000 ; *Nouvelles de nulle part. Utopies urbaines 1789-2000*, cat. d'exposition dir. C. Béret et al., Réunion des Musées nationaux, 2001 ; *Utopie / Dystopie*, cat. d'exposition, dir. G. James, L. Pauli ; essais de S. Bann, B. Salvesen ; chronologie de K. Stauble, Ottawa, Musée des Beaux-Arts du Canada, 2008.

6. Michael Gibson, *Les Horizons du possible : un dialogue des vivants et des morts qui traite de la création et de ses incertitudes*, Paris, Éditions du Félin, 1984. Signalons l'orientation stimulante de l'équipe rédactionnelle de *Multitudes* (Éditions Amsterdam) ; voir par ex. « Canular et utopie politique », *Multitudes Web*, 26 décembre 2006 ; « Une utopie concrète », *id.*, 28 juin 2007 ; « Eine paradoxale Utopie », *id.*, 27 octobre 2010 (et *Multitudes* 2010 / 5, HS n° 2), etc.
7. L'usage d'un sens orienté de la sorte est remarquable à propos de films français susceptibles de s'éloigner de la vocation « naturaliste » (*Nouvelles utopies du cinéma français* ; *Cahiers du cinéma*, n° 659, septembre 2010).
8. *Requiem pour l'utopie ? Tendances autodestructrices du paradigme utopique*, éd. C. Imbroscio, introd. R. Trousson, Paris, Nizet, 1986 ; *Voyages aux pays de Nulle Part*, éd. F. Lacassin, R. Trousson, R. Laffont, 1990 ; *Ailleurs imaginés : littérature, histoire, civilisations*, textes réunis par J.-M. Racault, Paris, Didier, 1990 ; *L'utopie narrative en France et en Angleterre : 1675-1761*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991 ; R. Trousson, *D'Utopie et d'utopistes*, L'Harmattan 1998 ; J.-M. Racault, *Nulle part et ses environs : voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses Université Paris-Sorbonne, 2003. Voir aussi *Utopia : the search for the ideal society in the western world*, éd. R. Schaer, G. Claeys, L. Tower Sargent, New York, New York Public Library / Oxford, Oxford UP, 2000.
9. *Utopia e utopia nel pensiero storico antico*, éd. C. Carsana, M.T. Schettino, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2008.
10. Jean-Yves Lacroix, *L'utopie de Thomas More et la tradition platonicienne*, Paris, Vrin, 2007 ; du même, *Utopie et philosophie : un autre monde possible ?*, Paris, Bordas, 2004.
11. Robert Appelbaum, *Literature and utopian politics in seventeenth-century England*, Cambridge, Cambridge UP, 2002.
12. Voir Barbara Schmitz, *Robinsons ästhetische Utopie*, Heidelberg, Winter, 2003.
13. Corin Braga, *Du paradis perdu à l'anti-utopie aux XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Éd. Classiques Garnier, 2010.
14. Voir aussi Miguel Abensour, *L'homme est un animal utopique*, Arles, Éditions de la Nuit, 2010.
15. Raymond Trousson, « J.-J. Rousseau et la pensée utopique », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1972 / 2-3, p. 188-209 ; Bronislaw Backo, *Rousseau, solitude et communauté*, Mouton, 1974 ; Jacques Berchtold, « Rousseau et la pastorale antique », in *Die Antike der Moderne. Vom Umgang mit der Antike im Europa des 18. Jahrhunderts*, éd. V. Elm, G. Lottes, V. de Senarclens, Hanovre, Wehrhahn, 2009, p. 95-108.
16. Voir notamment Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, Aux amateurs de livres, 1990 (rééd. Klincksieck, 1999) ; *L'Expérience huguenote au Nouveau Monde*, Genève, Droz, 1996 ; « Huguenots en Utopie, ou le genre utopique et la Réforme (XVI^e-XVIII^e s.) », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 146, 2000, p. 253-306.
17. Bettina Dietz, *Utopien als mögliche Welten : Voyages imaginaires der französischen Frühaufklärung, 1650-1720*, Mayence, von Zabern, 2002 ; Jacques Bouveresse, « Utopie et réalité : Leibniz, Gödel et les possibilités de la logique mathématique », *Descartes, Leibniz, Kant*, Marseille, Agone, 2006, p. 141-165.
18. Jean-Maurice Durand, *L'autre histoire de la Nouvelle-Angoulême : une utopie agricole dans la Guyane du XIX^e siècle*, Matoury, Ibis Rouge, 2010.
19. Bronislaw Backo, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot [1978] 2001 ; Michel Porret, « Utopie, Lumières, révolution, démocratie : les questions de Bronislaw Backo », *Esprit*, n° 297, 2003, p. 22-35. Voir aussi Claudio De Boni, *Descrivere il futuro : scienza e utopia in Francia nell'età del positivismo*, Florence, Firenze UP, 2003.
20. *Sceptiques et détracteurs face à la cité idéale : XVIII^e-XX^e siècles*, dir. Gérard Brey [et al.], Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2009.
21. Walter Krufft, *Städte in Utopia. Die Idealstadt vom 15. bis zum 18. Jahrhundert, zwischen Staatsutopie und Wirklichkeit*, Munich, Beck 1989 ; Olivier Jonas, *Rêver la*

- ville... *Voyage au pays des villes rêvées*, Paris, Centre de documentation de l'urbanisme, 2003 ; *The Imaginary Polis*, éd. M.H. Hansen, Copenhagen, Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 2005.
22. *Die neue Menschheit : biopolitische Utopien in Russland zu Beginn des 20. Jahrhunderts*, éd. B. Groys, M. Hagemeister, Francfort, Suhrkamp, 2005 ; *Der Neue Mensch : Utopien, Leitbilder und Reformkonzepte zwischen den Weltkriegen*, éd. A. Gerstner, B. Könczöl, J. Nentwig, Berne [etc.], Lang, 2006.
23. Renaud Denuit, *La cité harmonieuse selon Marx : science totale et révolution*, Bieres, Mols, 2003 ; Vincent Geoghegan, *Utopianism and Marxism*, Berne [etc.], Lang, 2008.
24. Alexandre V. Tchayanov, *Voyage de mon frère Alexis au pays de l'utopie paysanne* (Ivan Kremniou, trad., notes et postface M. Niqueux, Lausanne, L'Âge d'homme, 1976) ; *L'organisation de l'économie paysanne*, trad. A. Berelowitch, Paris, Librairie du Regard, 1990.
25. Christa Wolf, *Cassandra : le récit et les prémisses*, trad. A. Lance et R. Lance-Otterbein, Paris, Stock, 2003.
26. Cf. *Utopie und Apokalypse in der Moderne*, éd. R. Sorg, B. Würffel, Munich, Fink, 2010.
27. Cf. Bernard Desmars, *Militants de l'utopie ? Les fouriéristes dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Dijon, Presses du réel, 2010 ; *L'Ecart absolu, Charles Fourier* [Besançon, Musée des Beaux-Arts et d'archéologie], catalogue E. Guigon, G. Sebbag, J. Beecher [et al.], Dijon, Presses du réel, 2010.
28. Italo Calvino a recueilli ses écrits sur Fourier dans *La Machine littérature*, Paris, Seuil, 1984.
29. Léonid Heller, Michel Niqueux, *Histoire de l'utopie en Russie*, Paris, PUF, 1995 ; Yolène Dilas-Rocherieux, *L'utopie, ou La mémoire du futur de Thomas More à Lénine, le rêve éternel d'une autre société*, Paris, Pocket, 2007.
30. *Die tödliche Utopie : Bilder, Texte, Dokumente, Daten zum Dritten Reich*, éd. H. Möller, V. Dahm, H. Mehringer, Munich, Institut für Zeitgeschichte, [3^e éd.] 2001 ; Paula Diehl, *Macht-Mythos-Utopie : die Körperbilder der SS-Männer*, Berlin, Akademie Verlag, 2005.
31. Ronald Creagh, *Utopies américaines : expériences libertaires du XIX^e siècle à nos jours*, Marseille, Agone, 2009 ; Steven Jezo-Vannier, *San Francisco : l'utopie libertaire des « sixties »*, Marseille, Le Mot et le reste, 2010.
32. Sur ce point, mais dans le domaine de la littérature germanophone contemporaine, voir *Zeitgenössische Utopientwürfe in Literatur und Gesellschaft : zur Kontroverse seit den achtziger Jahren*, éd. R. Jucker, Amsterdam, Rodopi, 1997.
33. Ceci est particulièrement confirmé au cinéma depuis *Fahrenheit 451* (1966), *L'Âge de cristal* (1976), *Blade Runner* (1982), *1984* (1984), *The Island* (2005) : le développement technologique dévore à leur insu ses auteurs et, alors que les conditions matérielles semblent infiniment améliorées grâce à des performances technologiques époustouflantes, le bonheur n'est pas au rendez-vous (constat de la quasi-disparition de la liberté individuelle).
34. Bernard Lacroix, *L'Utopie communautaire : histoire sociale d'une révolte*, Paris, PUF, 2006 ; Emmanuel-Yves Monin, *Chez les bâtisseurs d'utopies : des pays de Cocagne, phalanstères, communautés, ashrams aux éco-villages et autres alternatives post-new-age*, Paris, Y. Monin / Ex-nihilo, 2009.
35. Carmelina Imbroscio, *L'Utopie à la dérive*, Pise, Libreria Goliardica, 1995.
36. Eugène Zamiatine, *Nous autres* [1920], trad. du russe par B. Cauvet-Duhamel, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », rééd. 2010.
37. Burhus Frederic Skinner, *Walden 2, communauté expérimentale*, trad. de l'anglais par A. et R.-M. Gonthier-Werren, F. Lemaire, Paris, In Press, 2005.
38. *L'utopie, c'est par où ?*, éd. Guy Schmitt, Montpellier, IRTS-LR, 2008.